

l'auditoire.

Et les poètes donc ! Je les vois d'avance embouchant, qui le clairon de la bataille, qui le chalumeau de la vallée, celui-ci pleurant sur la harpe, celui-là chantant sur la lyre. A leurs magiques accords, un feu étrange s'empare de moi, les horizons se reculent et, un faisceau de rayons lumineux perçant les ténèbres de l'avenir, je vois l'académie St-Etienne grande, noble et fière, tracer un sillon glorieux dans l'histoire du Collège Joliette. Son front est pur, ses yeux ont un regard ardent et limpide comme un rayon de soleil. Elle marche les bras chargés de palmes qu'elle distribue généreusement aux plus zélés de ses enfants. A tous ceux qu'elle couronne, elle dit ces paroles ardentes qui coulent de ses lèvres, pourpres d'orgueil maternel : " Prenez, mes fils, ces humbles palmes, couvrez-en vos fronts juvéniles ; elles sont modestes, mais elles portent, avec mon amour, la promesse de triomphes certains dans l'avenir. "

Oh ! Messieurs, ne dédaignons pas les succès académiques en ne cherchant pas à les obtenir. Certes, nous rencontrerons des difficultés, les obstacles s'accumuleront parfois sur notre route ; mais montrez-moi un sentier qui n'a pas de ronces, faites-moi voir des épines auxquelles la brebis, en passant, n'a pas abandonné quelques flocons de sa blanche toison. Comment donc marcherons-nous au succès ? Par le travail et l'union ; voilà les deux moteurs, les deux grands ressorts de la prospérité de l'Académie.

Eh bien ! venez maintenant, prédicateurs futurs de la vérité religieuse, vous apprendrez ici à semer la vertu dans le cœur des hommes sans blesser la délicatesse de leurs oreilles par un langage sans beauté. Vous, philosophes de dix-huit ans, venez habituer votre langue à communiquer à vos semblables le fruit de votre pensée sur le monde, l'homme et Dieu. Disciples de Cicéron, accourez, embrasez-nous d'amour pour les nobles actions, d'horreur pour le vice ; liez-nous au sol natal par les attaches d'or du patriotisme ; accroissez dans nos âmes le respect pour la mémoire de nos aïeux ; gravez dans nos cœurs les sublimes exemples qu'ils ont laissés, et allumez en nous leur ardeur à conserver toujours la foi et la liberté. Pour vous qui écrirez l'histoire, montrez-nous dans la suite des siècles la vertu récompensée et le vice flétri. Littérateurs, approchez et, avec votre plume artistement taillée, brodez dans les colonnes de notre journal de charmantes chroniques et d'aimables fantaisies. Et vous, bardes aux seize printemps, accourez dans cette enceinte, nous applaudirons vos spirituels lazzis, vos bucoliques nous feront rêver, et les pleurs que vous tirerez de vos lyres feront monter des sanglots sur nos lèvres et des larmes à nos yeux. Enfin venez tous, Messieurs, quelque soit votre

spécialité ou la nature de votre talent, tous venez ici, volez à l'Académie apprendre les uns par les autres à devenir d'excellents citoyens pour le Canada et pour la vérité de vaillants défenseurs.

## TRAIT D'HEROÏSME

Le beau fait que je vais essayer de narrer a eu pour théâtre un petit coin presque inconnu de la Lorraine, aux jours pleins d'horreur où la Prusse sans pitié couvrait la France de ruines et de sang.

Un matin de l'année 1871, une colonne détachée de l'armée prussienne, en route peut-être pour Paris, passait auprès d'un pauvre village de cette malheureuse province. Tout à coup, du sein d'un bosquet touffu, un coup de feu se fait entendre et une balle meurtrière vient blesser un soldat de Guillaume.

A cette attaque imprévue la brave troupe s'arrête comme frappée de la foudre, elle hésite un moment, puis, rassurée par le silence qui règne partout, elle se précipite furieuse à la poursuite du téméraire ennemi qui a osé la défier ainsi. Mais peine inutile, sous le bois comme dans la vallée les Allemands ne trouvèrent aucune trace qui pût leur indiquer le lieu où se cachait l'audacieux Français. Alors, la rage au cœur, ils abandonnent leurs vaines recherches et, altérés de vengeance, ils se dirigent vers le village. Terrifiés à la vue des envahisseurs de leur patrie, les habitants de ce hameau isolé pressentent un malheur.

Bientôt assemblés sur la place publique par les soldats qui les maltraitent comme un troupeau d'esclaves, ils entendent le commandant prussien leur donner cet ordre épouvantable : « Choisissez immédiatement six d'entre vous pour être fusillés en représailles de l'abominable attentat commis ici ce matin contre un de mes soldats. » Hélas ! contre le fort le faible ne résiste pas longtemps ; les pauvres paysans, après avoir un moment relevé la tête comme pour répondre à leur bourreau, se courbent bien vite sous le joug et acceptent en gémissant leur malheureux sort.

Une heure après cette sentence cruelle, six pères de famille, pieds et mains liés, attendaient la mort, enfermés dans la salle d'école transformée en prison pour la circonstance. Le premier acte de cette lugubre tragédie s'était à peine terminé, que le pieux pasteur du village connaissait déjà l'infortune de ses enfants. Ne songeant qu'à ses devoirs de père et de prêtre, ce digne ministre du Seigneur se présente sans crainte à l'officier prussien et lui demande la permission de visiter ceux que sa cruauté a jetés dans les chaînes. Après quelques pourparlers, il obtient cette permission, et il vole consoler et encourager les victimes de la vengeance.

En entrant dans la salle où depuis bien des années la jeunesse de sa paroisse apprenait à connaître et à prier Dieu, un spectacle navrant s'offrit aux yeux du prêtre ;